





# LA TURQUIE CHRÉTIENNE

Copyright © 2007 by Éditions Xenia,  
Madeleine 17, C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse  
[www.editions-xenia.com](http://www.editions-xenia.com)

*Pour tous renseignements, écrire à :*  
*[info@editions-xenia.com](mailto:info@editions-xenia.com)*

HÉLÈNE PIGNOT

LA TURQUIE  
CHRÉTIENNE

RÉCITS DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS  
DANS L'EMPIRE OTTOMAN AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

XENIA  
*Nihil insolitius libro*



## *Remerciements*

*Tous mes remerciements vont aux instances de l'Université de Paris I qui, en accueillant favorablement ma demande de congé sabbatique, permirent l'achèvement de ce travail commencé en mai 2003, et en particulier à ma collègue Anne-Élizabeth Jolivet, maître de conférences et directrice des études à l'UFR 12, qui soutint ma candidature devant le Conseil scientifique.*

*Ces précieux moments de liberté m'ont permis d'utiliser les ressources des bibliothèques anglaises, de la British Library en particulier, et de notre merveilleuse Bibliothèque Nationale de France.*

*Enfin, je voudrais dire toute ma reconnaissance à mon ami Laurent Motte, agrégé de Lettres classiques, qui m'a apporté son concours pour traduire toutes les citations en grec de cet ouvrage et m'a fait diverses suggestions fort utiles.*



# Introduction

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle l'Empire ottoman est encore la première puissance du monde et pendant quatre siècles, du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup>, toute une partie de l'Europe est gouvernée par la Turquie. Cet immense empire s'étend sur trois continents, embrassant « l'actuelle Turquie, la Transcaucasie et le Caucase, la Crimée, l'Ukraine méridionale, ce qui constitue aujourd'hui les états de Roumanie, de Yougoslavie, de Bulgarie, de Grèce, de Hongrie, de Syrie, d'Israël, du Liban, une partie de l'Irak, l'Arabie, le Yémen, l'Égypte, la Cyrénaïque et la Tripolitaine, la Tunisie et l'Algérie<sup>1</sup> ». Selon Jason Goodwin, y cohabitent pas moins de trente-six peuples différents<sup>2</sup> ! Istanbul, capitale de la riche civilisation ottomane et siège du sultanat, est, pour le Professeur Robert Mantran, la première cité du Vieux Monde ; dans cette ville multiculturelle diverses nationalités et religions coexistent.

Les contacts entre l'Empire ottoman et l'Occident sont nombreux au XVII<sup>e</sup> siècle et sont liés aux intérêts commerciaux et diplomatiques. À cette époque, les pays européens ont conclu des traités (« capitulations ») avec la Turquie et les ambassadeurs étrangers, tels le baile vénitien, les ambassadeurs de France et d'Angleterre et les agents diplomatiques

---

1 J.-P. Roux, *Histoire des Turcs* (Paris : Fayard, 2003) 343.

2 Jason Goodwin, *Lords of the Horizons : A History of the Ottoman Empire* (London : Vintage, 1999) 192.

généois et hollandais ont leur résidence à Istanbul<sup>3</sup>. L'Europe turque objet aujourd'hui de tant de fantasmes ou de peurs agitées par certains professionnels de la politique est d'abord une réalité qui fournit à l'historien un objet d'étude passionnant et cinq siècles de matériaux ! Parmi ces matériaux, les témoignages des voyageurs occidentaux qui ont visité l'Empire ottoman au XVII<sup>e</sup> siècle sont une source extrêmement précieuse. Ces récits fournissent en effet une mine de renseignements sur les populations qui le composent, sur les rapports qu'elles entretiennent et sur la coexistence entre chrétiens et musulmans.

Mais avant que d'en examiner le contenu, il convient de s'interroger sur les raisons de la présence de ces Européens en Turquie : quels mobiles poussèrent les voyageurs anglais et français, puisque ce sont eux tout particulièrement qui vont retenir notre attention, à se rendre en Orient et en particulier dans l'Empire ottoman ? Ils sont divers, et si l'on considère les intérêts des États avant ceux des individus, il faut en premier lieu invoquer les raisons diplomatiques.

Il était bien sûr impossible dans le cadre de cet ouvrage de publier des extraits de tous les récits de voyage de diplomates français et anglais de cette époque car le corpus potentiel est immense et bien inégal : un choix s'imposait donc. Nous avons finalement retenu les relations de voyage qui nous paraissaient présenter le plus grand intérêt historique et littéraire, comme celle de Louis Deshayes de Courmenin, envoyé en mission par le Roi Louis XIII et qui conte ses pérégrinations dans un livre intitulé *Voyage du Levant* publié en 1621 ou celui du Sieur de la Croix, secrétaire du Marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople de 1670 à 1679, qui a publié un livre sur les Grecs et sur leur Église. Parmi les diplomates anglais, Sir Paul Rycaut consul à Smyrne de 1667 à 1678 pour le compte de sa majesté le roi d'Angleterre Charles II, a marqué son temps en rédigeant plusieurs ouvrages sur l'Empire ottoman (dont une *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman* publiée en 1667, qui inspira Racine dans *Bajazet*) et sur l'histoire des Turcs et un livre intitulé *État présent des Églises grecque et arménienne*, publié en 1678. Cet ouvrage ne

---

3 Les capitulations sont des privilèges que la Porte accorde à certains sujets étrangers, leur permettant de séjourner dans l'Empire ottoman, d'y vaquer à leurs affaires et d'y pratiquer leur religion. Elles étaient implicitement révocables. Les Français avaient bénéficié des premières capitulations au XVI<sup>e</sup> siècle, les Anglais à la fin de ce même siècle et les Hollandais en 1612. Ces derniers, ainsi que les pirates barbaresques, espagnols et anglais, faisaient de l'ombre au commerce français dans le Levant si florissant au début du siècle (vers 1610 il employait un millier de navires) et pour le ranimer (il ne disposait plus que d'une cinquantaine de navires) Colbert dut créer en 1670 la compagnie du Levant.

se limite pas à un exposé des us et coutumes ecclésiastiques de ces deux peuples, mais inclut des observations historiques et géographiques sur l'Asie mineure, sur le Mont Athos et sur les îles de l'Archipel ainsi que des commentaires sociologiques sur les mœurs et la religion des Grecs. Même si ces deux derniers textes ne portent pas l'intitulé de « récit de voyage », ils sont néanmoins le fruit de l'expérience d'observateurs étrangers qui se sont déplacés dans l'Empire ottoman et livrent leur témoignage sur la communauté hellénophone qu'ils ont côtoyée pendant un certain nombre d'années – environ une décennie dans le cas de La Croix et de Rycaut.

D'autres voyageurs entreprennent ce lointain périple en direction du Levant pour des raisons scientifiques ou intellectuelles, ou dans l'espoir de parfaire leur éducation. Henry Blount, après de brillantes études, met entre parenthèses sa carrière d'avocat : désireux de faire la connaissance des peuples qui vivent sous le joug ottoman, il s'embarque pour le Levant en mai 1634. Jacob Spon, médecin et archéologue de confession protestante, originaire de Lyon, se passionne pour les monuments grecs antiques, les inscriptions et les médailles, et en compagnie de son ami anglais George Wheler, botaniste et futur pasteur, il part à la découverte de la Grèce et des côtes de l'Anatolie et publie en 1678 une relation de son voyage sous le titre *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*. Jean Thévenot, mu par une curiosité irrésistible, fait quant à lui un premier voyage au Levant en « touriste ». Commencé comme une escapade, son périple finalement durera...sept ans <sup>4</sup> !

La dimension religieuse ou spirituelle du voyage a enfin retenu notre attention, puisque l'on doit maintes relations de voyage à des missionnaires catholiques (tel le carme déchaux Philippe de la Très Sainte Trinité que nous avons choisi entre beaucoup d'autres <sup>5</sup>) et aux chapelains des

---

4 La plupart des extraits que nous présentons ici (à quelques exceptions près que nous indiquerons) n'ont pas fait l'objet de rééditions récentes et les auteurs anglais qui figurent dans la seconde partie du présent ouvrage sont inédits en français (tels les extraits de Henry Blount, de George Sandys, de Thomas Smith, et de John Ray). Il convient cependant de signaler la remarquable anthologie de l'historien Hervé Duchêne, *Le Voyage en Grèce : anthologie du Moyen-Âge à l'époque contemporaine* (Paris: Robert Laffont, collection Bouquins, 2003) qui comporte une partie consacrée au XVII<sup>e</sup> siècle, en pages 87 à 249 ; à trois exceptions près, nous n'avons pas choisi les mêmes auteurs ni bien sûr les mêmes passages.

5 Tous n'ont pas nécessairement écrit de récit de voyage mais leur correspondance nous éclaire sur leurs motivations : on peut ainsi mentionner le capucin François Leclerc du Tremblay, en religion père Joseph (1577-1638), éminence grise du Cardinal de Richelieu, qui créa diverses missions en Orient. En 1619, le père Joseph, qui rêvait de nouvelles croisades contre les infidèles (dont il rend compte dans son poème, *La Turciade*) donna sa bénédiction à un projet de débar-

ambassadeurs d'Angleterre à Constantinople tels Thomas Smith, chapelain de Sir Daniel Harvey, ambassadeur de 1668 à 1672, ou John Covel<sup>6</sup>, qui fut de 1670 à 1677 le chapelain de Sir John Finch, ambassadeur en Turquie de 1672 à 1681.

Nous sommes bien sûr loin du tourisme de masse – c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que l'Orient deviendra un lieu à la mode – mais au XVII<sup>e</sup> siècle des milliers d'Anglais quittent leur pays : explorateurs, jeunes aristocrates qui font le « Grand Tour » afin de s'ouvrir au monde en visitant la France ou l'Italie qui sont les destinations favorites, soldats, commerçants, diplomates, pirates, aventuriers ou simples touristes : à la fin du siècle les Anglais

---

quement français sur les côtes du Magne, dans le Péloponnèse, organisé par le duc de Nevers, descendant de l'empereur byzantin Andronic le vieux, qui ambitionnait de remonter sur le trône de ses aïeux. L'entreprise qui suscita de grands espoirs chez les Maniottes, échoua lamentablement : les vaisseaux, qui furent baptisés Saint-Michel, Saint-Basile, la Vierge, Saint François et Saint Charles, furent détruits dans un incendie.

Il convient de mentionner également un contemporain du Père Joseph, le capucin Pacifique de Provins (1588-1648) qui désirait partir pour Constantinople et en janvier 1623 obtint du pape Grégoire XV et des cardinaux de la Propagande la permission de choisir des missionnaires pour le Levant. Il fonda également une mission en Perse, et exerça son ministère au Canada de 1639 à 1641. Il disparut avec ses compagnons en juin 1648 sur un navire remontant une rivière guyanaise, probablement victime des cannibales.

Dans la seconde moitié du siècle, le père capucin Robert de Dreux, aumônier de l'ambassadeur de France M. de la Haye-Vantelet de 1665 à 1669 rédigea un récit intitulé *Voyage en Turquie et en Grèce* ; ces observations, qui n'étaient pas des mémoires destinés à la postérité, furent annotées et publiées par Hubert Pernot aux Belles Lettres en 1925. Il convient de consulter également la correspondance des missionnaires jésuites. Voir l'ouvrage d'Isabelle Vissière et de Jean-Louis Vissière, *Lettres édifiantes et curieuses des jésuites du Levant* (Paris : Desjonquères, 2004).

<sup>6</sup> John Covel est l'auteur d'un ouvrage de 400 pages (assez indigestes !) *Some Account of the Present Greek Church*, écrit à l'occasion de la controverse entre catholiques et protestants français sur la question de la Transsubstantiation, et finalement publié en 1722, l'année de sa mort, alors que la controverse est depuis longtemps éteinte. Il n'en existe pas de traduction en français et nous ne l'avons pas inclus dans le présent ouvrage à cause de la date de sa publication (nous nous sommes fixés une limite chronologique qui est celle du XVII<sup>e</sup> siècle et réservons cet auteur à un second volume consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle). En outre, son journal et nombre de ses notes sont encore à l'état de manuscrits à la British Library. Signalons toutefois la traduction d'extraits du journal de John Covel publiée sous le titre *Voyage en Turquie (1675-1677)*, (Paris : P. Lethielleux, 1998) dont le texte a été établi, traduit et annoté par J.-P. Grémois.

sont les plus grands voyageurs d'Europe, mais le nombre de ceux qui ont visité l'Empire ottoman est des plus restreints. Cela tient à la difficulté matérielle du périple et aux périls de l'entreprise ; on peut y perdre la liberté (certains voyageurs malchanceux ou imprudents se retrouvent vendus comme esclaves), au pire la vie : dans certaines régions comme en Anatolie ou chez les Maniotes<sup>7</sup>, ces farouches Grecs du Péloponnèse qui tiennent tête aux Ottomans et ne leur versent pas tribut, le brigandage est commun et les voyageurs exposés à toutes sortes d'outrages... Mais en ce dix-septième siècle anglais qui connut tant de bouleversements politiques et de luttes religieuses, se manifeste une réelle curiosité pour la Grèce, tant de la part de souverains tels Jacques I<sup>er</sup>, Charles I et Charles II, que de leurs sujets. Au début du siècle, quelques Grecs, tels Christophe Angel, viennent trouver refuge en Angleterre et alertent l'opinion anglaise sur les persécutions qu'ils subissent dans leur terre natale et, sous l'impulsion du Patriarche de Constantinople Cyril Loukaris, qui fut l'ami de Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, de jeunes Grecs sont envoyés en Angleterre pour y faire leurs études dans les meilleures universités. En témoignage d'amitié, Cyrille Loukaris fera même don du *Codex Alexandrinus*, manuscrit de la Bible grecque datant du V<sup>e</sup> siècle, au roi Jacques I<sup>er</sup> (ce précieux ouvrage se trouve au British Museum<sup>8</sup>). Ainsi le philhellénisme n'est pas né avec Byron au XIX<sup>e</sup> mais on en voit déjà les prémices deux siècles plus tôt<sup>9</sup>. Il y eut même des tentatives de rapprochement entre l'Église grecque et l'Église anglicane sous le règne

---

7 Le Péloponnèse est décrit par plusieurs voyageurs comme une région riche et très fertile, sur laquelle les Turcs ont peu d'emprise et qui pourrait être le point de départ d'un soulèvement contre le joug ottoman, si elle recevait l'appui des Européens, comme le note par exemple le voyageur anglais Kenelm Digby : « All the country of Morea is very fruitful in all things useful to men, and maintains Zant, Cephalonia, and other islands about it out of the superfluity thereof. It makes a great store of silk, and I hear it is rich in mines. The Turk has little force in it now, and by reason of his wars in other places could not assist it if it were invaded. One may land all about, and a castle at Corinth would preserve it from any forces to be brought by land ; and the Greeks of the country would infallibly take part with a Christian invader and would soon become a belliquous nation... », *A Journal of a Voyage into the Mediterranean*, ed. by John Bruce (1628 ; London : The Camden Society, 1868) 65.

8 Jacques I<sup>er</sup> n'étant plus de ce monde lorsque ce présent d'une valeur inestimable arriva en Angleterre, ce fut Charles I<sup>er</sup> qui eut l'honneur de le recevoir.

9 À ce propos, voir le remarquable ouvrage sur le philhellénisme en Angleterre de la Renaissance à Byron de Terence Spencer, *Fair Greece, Sad Relic* (1954 ; New York : Octagon books, 1973).

de Jacques I<sup>er</sup> et de Charles I<sup>er</sup> et une ébauche de dialogue<sup>10</sup>. Au début du siècle suivant, une fraction dissidente de l'Église anglicane, constituée des membres du clergé, évêques et pasteurs, qui avaient refusé de prêter serment au nouveau roi d'Angleterre Guillaume d'Orange entrera en dialogue avec l'Église orthodoxe en vue d'une union – qui échouera pour diverses raisons.

Les lecteurs anglais du XVII<sup>e</sup> siècle trouvent donc divers ouvrages pour satisfaire leur curiosité sur la Grèce écrits par des auteurs reconnus en leur temps et appréciés aujourd'hui encore, tels le poète George Sandys, les distingués hellénistes Thomas Smith et John Covell ou le brillant diplomate et historien Paul Rycaut !

Depuis la Renaissance qui est l'époque des grandes explorations, les relations de voyage permettent en effet aux lecteurs de nourrir leur curiosité insatiable pour un « ailleurs » exotique. Avant l'avènement du roman, les récits de voyage sont, toutes proportions gardées, les « best-sellers » du Grand Siècle, « âge d'or des voyageurs d'Orient », selon Stéphane Yérasimos, qui évoque le chiffre de plus de deux cents récits publiés pour ce seul siècle<sup>11</sup>...

Si ces récits ont passionné les lecteurs du XVII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs français et anglais de cette époque ont-ils pour autant jeté de nouvelles lumières sur la culture, la civilisation et la spiritualité grecques, par rapport à leurs prédécesseurs de la Renaissance ? Quelle contribution ces textes ont-ils apporté à l'histoire des idées, quelle image des Grecs nous donnent-ils ? Au détour des pages, les épithètes péjoratives fusent, on blâme parfois pour le vain plaisir de blâmer, et la description frise la satire. Haine et adoration se mêlent étrangement et le voyageur vire souvent au censeur ! Certains qualificatifs peuvent heurter profondément le lecteur : loin de nous l'idée de projeter sur ces textes nos problématiques moder-

---

<sup>10</sup> Pour les contacts qui eurent lieu sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, voir William Brown Patterson, *King James VI and I and the Reunion of Christendom* (Cambridge : CUP, 1997) chapitre 6, « Relations with the Greek Orthodox Church », 196-219. Pour celui de Charles I<sup>er</sup>, on lira avec profit le brillant ouvrage de l'historien Hugh Trevor-Roper, *From Counter-Reformation to Glorious Revolution* (London : Random House, 1993) et spécialement le chapitre 5 intitulé « The Church of England and the Greek Church in the time of Charles I », pp. 83-111. Enfin, last but not least, la contribution de Steven Runciman dans l'ouvrage collectif *Anglican initiatives in Christian Unity* (London : SPCK, 1967) chapitre 1, « The Church of England and the Orthodox Churches in the Seventeenth and Eighteenth centuries », 1-18.

<sup>11</sup> Jean Thévenot, *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yérasimos (Paris : Maspéro, 1980) 5.

nes ; bien sûr le contexte et les mentalités sont radicalement différents des nôtres, néanmoins il sera difficile d'exonérer certains auteurs du reproche d'intolérance religieuse, d'antisémitisme, d'hostilité à l'Islam, et de rejet de l'altérité culturelle. Quel crédit accorder à Courmenin, ce diplomate qui justifie la présence française en Terre Sainte (les Lieux Saints sont aux mains des Pères franciscains), ou encore à Philippe de la Très Sainte Trinité, missionnaire carme déchaux venu comme tant d'autres « rechristianiser » la Grèce ? Quelle est la part d'exagération et la part de vérité ? Parfois la critique ne vise-t-elle pas juste et ne met-elle pas à nu des plaies bien réelles, car la clairvoyance de l'ennemi est plus grande que celle de l'ami ? Aux dires de certains voyageurs, l'Église grecque semble préférer végéter dans l'obscurité et dans l'indigence, plutôt que de se rallier à Rome et de secouer le « joug » ottoman.

Faut-il mettre sur le compte d'une culture insuffisante cette compréhension parfois bien étroite des coutumes et des croyances des Grecs et de leur cohabitation avec les Turcs ? N'est-ce pas plutôt que l'univers mental de nos voyageurs ne leur donne pas les outils intellectuels pour penser l'altérité culturelle et religieuse des « Grecs » ? Saint Augustin, Aristote et Thomas d'Aquin étant les maîtres à penser de la plupart des hiérarques catholiques<sup>12</sup>, on peut se demander si les Pères de l'Église hellénophones étaient encore lus, enseignés, et surtout s'ils étaient compris.

Quoi qu'il en soit, si partiaux et injustes soient-ils à l'occasion, les récits de ces voyageurs européens venus pour commercer, pour représenter leur roi et leur pays, pour convertir ou simplement pour explorer et se cultiver, nous apportent néanmoins un témoignage précieux sur la vie quotidienne des chrétiens orthodoxes<sup>13</sup> dans l'Empire ottoman,

---

12 Sur l'augustinisme en France au XVII<sup>e</sup> siècle, voir le dossier H réuni par Patric Ranson, *Saint Augustin* (Lausanne : L'Âge d'homme, 1988) et l'ouvrage de Michel Terestchenko, *Amour et désespoir : de François de Sales à Fénelon* (Paris : Points Seuil, 2000).

13 Le cadre de cet ouvrage ne nous a pas permis de nous pencher sur le sort des autres « minorités » chrétiennes de l'Empire ottoman, qui mériteraient qu'on leur consacre un autre volume, tels les Arméniens, les Assyro-Chaldéens, les Assyriens, les Géorgiens, les Mingréliens, les Maronites ou les Coptes. Les Mingréliens ont piqué ma curiosité car ils sont présentés dans divers récits comme des chrétiens dégénérés, particulièrement barbares, et semblent susciter divers fantasmes chez les voyageurs européens : signe incontestable de leur décadence spirituelle, on verrait même chez eux des femmes administrer le baptême ! Voir père Archange Lamberti, *Relation de la Colchide ou Mengrélie*, dans l'ouvrage de Melchisédec Thévenot *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point été publiés* (Paris, 1663) 31-52. Voir aussi Jean-Baptiste Tavernier, qui dans *Voyage en Turquie, en Perse et aux Indes* (Paris, 1676) livre troisième, chapitre X « Rela-

sur leurs croyances, sur leurs rites, sur l'organisation de leurs églises, et sur leur cohabitation avec les Turcs. Si les Grecs, tout comme les autres minorités, telles les Juifs et les Arméniens, essuient le mépris des Turcs, ils ont pu, dans l'Empire ottoman, garder jalousement leurs traditions et leurs coutumes. S'ils semblent avoir « préféré le turban à la tiare », pour reprendre le mot de Luc Notaras, l'un des derniers ministres de l'empire byzantin, c'est que le conquérant turc, s'il les privait des libertés civiles et politiques, ne les dépouillait point de ce qui leur paraissait le plus précieux des biens : la liberté religieuse. Les Grecs comme les autres « minorités » jouissent de la liberté de conscience et de la tolérance que leur accorde le pouvoir ottoman. Nos voyageurs français constatent non sans dépit, que les Grecs « sont beaucoup plus grands ennemis des catholiques romains que des Turcs mêmes ; et s'il ne dépendait que d'eux que nous fussions maîtres du pays des Turcs, jamais il ne faudrait s'y attendre<sup>14</sup> ». Pour George Sandys qui voyage au début du siècle, villageois grecs et turcs se fondent dans un même monde culturel, au point que celui-ci a du mal à discerner les uns des autres même physiquement. Les Turcs ne désignent d'ailleurs pas les Grecs orthodoxes par le mot de Grecs mais par celui de « Roumis », c'est-à-dire habitants de l'Empire romain (que les Occidentaux appelleront quant à eux byzantin) dont les Turcs ont repris les rôles et dont les Sultans s'estiment les continuateurs providentiels.

C'est donc trop peu de dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver chez nos voyageurs de la sollicitude ou une ouverture intellectuelle, à la Montaigne, pour les peuples hellénophones de l'Europe continentale, des îles et de l'Asie Mineure, même si nous en découvrirons quelques prémices dans le présent recueil chez certains voyageurs anglais protestants. Mais de la part d'États d'Europe occidentale comme la France de Louis XIV nous assisterons bien plutôt à une véritable offensive culturelle, une tentative d'hégémonie spirituelle sur un peuple politiquement et économiquement déjà asservi, alors que l'Europe ottomane est une entité politique qui permet de préserver la diversité culturelle et les particularismes ethniques (les diverses communautés ne se percevant pas encore comme

---

tion de l'état présent de la Mengrèlie », p. 328, s'étonne d'y voir des femmes administrer des sacrements. Le philosophe John Locke dans son *Essay Concerning Human Understanding*, livre I, section 9 « Instances of enormities committed without remorse », se fondant sur les récits des voyageurs, invoque le cas des Mingréliens (« il est courant chez les Mingréliens, peuple professant le christianisme, d'enterrer vivants leurs enfants ») pour montrer que la moralité n'est pas innée !

<sup>14</sup> J. Thévenot, *Voyage du Levant* (Paris, 1664) 159.

des « nations » mais Juifs et Chrétiens ayant, en tant que peuples du Livre, le statut de *dhimmi*, populations protégées par le Sultan).

De cette offensive culturelle et spirituelle nous voyons des indices concordants dans la politique étrangère des rois de France en Orient au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup> en particulier dans les pressions exercées par la diplomatie française sur le Patriarcat de Constantinople. C'est en ce même siècle que le roi de France (Louis XIII tout d'abord) commence à revendiquer un protectorat catholique<sup>16</sup> en Orient, comme le rappelle Pierre Renouvin : « Ce fut seulement en 1621 que l'idée de droits supérieurs reconnus par les Sultans au Roi de France commença à s'incorporer aux traditions de la diplomatie française<sup>17</sup> ». Plus tard sous Louis XIV, le renouvellement des capitulations entre la France et la Turquie, négocié en 1673 par le Marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, reconnaîtra, non sans ambiguïté, le droit de la France à prendre sous sa protection non seulement les catholiques romains résidant dans l'Empire ottoman, mais également tous les étrangers quelle que soit leur nationalité. Le protectorat revendiqué par Louis XIII et Louis XIV est néanmoins limité par la souveraineté des Sultans ottomans, qui demeurent les seuls véritables protecteurs des populations non musulmanes<sup>18</sup>. Par les capitulations

---

15 L'amitié franco-turque commence au XVI<sup>e</sup> siècle sous François I<sup>er</sup>, qui voit certains avantages à s'allier avec les ennemis de son adversaire politique, Charles Quint. Rappelons également que la Reine Élisabeth d'Angleterre fit elle aussi alliance avec les Turcs contre l'Espagne ; dans sa correspondance avec le Sultan, elle condamne l'« idolâtrie » du pape et du roi d'Espagne qui vénèrent les images et pour prouver sa bonne foi, elle joint à l'une de ses lettres les fragments d'une image brisée. Elle encouragea les marchands anglais à exporter diverses armes (épées, lames, arquebuses) que les Ottomans utilisèrent pour attaquer des navires chrétiens. Voir Nabil Matar, *Islam in Britain 1558-1685* (Cambridge : CUP, 1998) 123-4.

16 Comme l'explique Jean-Pierre Valognes, ce nouvel intérêt pour les chrétiens orientaux tant vilipendés aux temps des Croisades commence à se manifester au XVI<sup>e</sup> siècle et participe d'une stratégie de déstabilisation insidieuse de l'Empire ottoman. Voir *Vie et mort des chrétiens d'Orient: des origines à nos jours* (Paris : Fayard, 1994) 76-77.

17 Pierre Renouvin, *Histoire des Relations Internationales* (Paris : Hachette, édition 1994) vol. I, 489.

18 Voir à ce propos l'ouvrage de Basile Homsy, *Les Capitulations et la protection des chrétiens au Proche Orient* (Harissa, 1956) qui le montre bien : « ...ce sont les Sultans seuls qui protégeaient les étrangers résidant chez eux, parce qu'ils tenaient en mains la force protectrice qui permettait aux étrangers de jouir paisiblement des privilèges accordés par eux. Ils étaient à la fois les donateurs de privilèges librement et volontairement consentis par eux, et les protecteurs de ces

les Sultans octroient des privilèges aux chrétiens français vivant en terre d'Islam (par exemple elles autorisèrent l'entrée en Turquie des missionnaires et des chapelains qui accompagnaient les consuls et les marchands et leur permettait de desservir les populations catholiques), mais non aux rois de France le pouvoir d'exercer une protection effective des populations chrétiennes : si l'inverse avait été vrai, on n'aurait pas vu, comme ce fut le cas, certains ambassadeurs indéliçats battus de verges et jetés en prison par les Turcs, et il n'y aurait eu aucun martyr chrétien au XVII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman ! La Turquie accordait des privilèges aux puissances occidentales, dans l'espoir de provoquer des jalousies et de semer entre elles la zizanie ; cette stratégie allait en fait contribuer à affaiblir l'Empire ottoman<sup>19</sup>. Les récits de nos voyageurs (par exemple celui de Courmenin) nous éclairent sur la politique étrangère des souverains français, en narrant avec force détails les agissements des ambassadeurs de France à Constantinople, tels Césy, manigançant la chute du Patriarche de Constantinople Cyrille Loukaris, soupçonné de sympathies calvinistes, et obtenant l'élection d'un patriarche favorable aux Latins et à l'Union avec Rome, lui-même vite détrôné. Le roi de France – même si Louis XIV entre en conflit avec le pape sur la question de la régale, son gallicanisme tenant davantage de l'opportunisme politique que de la conviction religieuse – est bien « l'avoué du Saint Siège, le défenseur de ses intérêts en Orient<sup>20</sup> ». Par leur politique et leur diplomatie, les Français s'efforcent donc de subvertir de l'intérieur l'identité orthodoxe et tentent de s'emparer du Patriarcat de Constantinople, la tête de l'Église grecque, espérant ainsi y faire pénétrer par le haut les croyances et les dogmes latins. Mais cette politique se solde par un échec et l'on ne s'étonnera pas que, chrétiens depuis seize siècles, les « Grecs » aient parfois repoussé avec horreur ces généreux missionnaires latins, jésuites, capucins ou carmes déchaux souvent fort dévoués à leur cause et désirant ardemment les amener dans le giron de Rome ! Pour arracher les « Grecs » à leurs « erreurs dogmatiques », ils avaient pu fonder divers établissements à Constantinople, à Athènes, dans les îles de l'Archipel et en Terre Sainte<sup>21</sup>, ce qui en dit long

---

privilèges et des privilégiés. Ni le roi de France, ni aucun autre roi d'Occident ne possédait cette force protectrice, en Turquie », 42-43.

19 Et, comme le dit Jean-Pierre Valognes, ce protectorat revendiqué par les Français finira même par nuire aux populations chrétiennes de l'Empire ottoman qui seront perçues comme des éléments exogènes contre lesquels se déclencheront persécutions et massacres.

20 P. Renouvin, 488.

21 Le Pape Grégoire XV avait ainsi créé la Sacrée Congrégation pour la Propagation de la Foi en 1622 ; cette congrégation permanente était formée de

sur la tolérance du pouvoir turc, qui contraste singulièrement avec l'intolérance religieuse qui déchire et divise les peuples européens à la même époque.

Dans l'Europe chrétienne, l'uniformité religieuse est de règle et mieux vaut avoir la religion du Prince ! Au début du siècle, la Hollande est devenue une théocratie calviniste, les Arminiens<sup>22</sup> sont persécutés par les Calvinistes purs et durs après le synode de Dordrecht, Grotius est jeté en prison en 1618, son ami, Van Oldenbarnevelt lui aussi protestant arminien est condamné à mort ; en France, au fil du siècle, la situation devient de plus en plus inconfortable pour les protestants qui doivent fuir le pays pour pouvoir librement confesser leur foi. Sous Louis XIII, 20 000 d'entre eux trouvent la mort lors du siège de la Rochelle. Louis XIV obtient par la terreur la conversion de 300 000 à 400 000 protestants de 1681 à 1685, puis la foi des sujets devant être la même que celle de leur roi sous peine de mettre en péril l'unité du royaume, il finit par révoquer l'édit de Nantes en 1685, contraignant ainsi nombre de protestants à l'exil<sup>23</sup>. En janvier 1686 Louis XIV promulgue un édit enlevant leurs enfants aux protestants pour qu'ils soient confiés à des catholiques romains ; quant aux jansénistes coupables d'augustinisme radical ils seront persécutés sans merci. En Angleterre les catholiques n'ont quant à eux pas le droit d'exercer leur religion et n'ont aucun lieu de culte ; les puritains, ces calvinistes qui prétendent à un christianisme plus « pur » que celui de l'Église anglicane et désirent aller plus loin dans la Réforme, déjà loin d'être populaires sous Jacques I<sup>er</sup>, préfèrent, dans les années 1630, quitter l'Angleterre en quête de la terre promise, cette Amérique où ils pourront commencer une nouvelle vie, conforme à leurs croyances, bâtir la « cité sur la montagne » et manifester au monde par leur réussite matérielle qu'ils sont les élus de Dieu<sup>24</sup>. Ils craignent en effet la persécution religieuse de la part du nouveau

---

cardinaux, chargés des intérêts des missions étrangères et de l'évangélisation des non-catholiques dans le monde entier.

22 Les disciples d'Arminius étaient anti-augustinien ; les calvinistes tenaient pour la prédestination.

23 Pour le récit des persécutions religieuses contre les Protestants dans le royaume de France au XVII<sup>e</sup> siècle, voir l'ouvrage de Janine Garrisson, *L'Édit de Nantes et sa révocation* (Paris : Points Seuil, 1985). Voir également l'ouvrage d'Hubert Bost, *Pierre Bayle* (Paris : Fayard, 2006) ; à travers la biographie de l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*, Bost nous plonge dans l'histoire de la minorité protestante française.

24 Une fois en Amérique, ils persécuteront eux aussi ceux qu'ils considéraient comme des « déviants », comme en témoigne par exemple le procès d'Anne Hutchinson en 1638, qui fut chassée de la colonie du Massachusetts, et ceux des

souverain Charles I<sup>er</sup>. Il a accédé au trône en 1625 et épousé une princesse catholique, Henriette-Marie, sœur de Louis XIII. En religion, il est favorable à l'arminianisme, doctrine haïe des puritains car les Arminiens ne croient pas à la prédestination absolue et à la justification par la foi seule, mais concèdent à l'homme une part de coopération dans la réalisation de son salut. Charles I<sup>er</sup> nomme William Laud archevêque de Cantorbéry en 1633. Laud ne porte pas les puritains dans son cœur (pour lui la doctrine calviniste de la réprobation a fait de Dieu « le tyran le plus dément et le plus impitoyable qui soit au monde<sup>25</sup> ») et se sert de la Chambre étoilée, tribunal royal, pour les contraindre à renoncer à leurs « hérésies », en les condamnant à des peines d'emprisonnement, en exposant certains au pilori et à l'essorillement, en leur imposant de lourdes amendes, en leur interdisant de prêcher ou en les privant de leurs chaires à l'Université. Les puritains radicaux qui dominent le Parlement en 1641 persécuteront à leur tour les Arminiens ! Laud paiera de sa vie son soutien à la monarchie absolue et sa politique d'uniformité religieuse : il sera condamné à mort et exécuté le 10 janvier 1645 sur des chefs d'accusation pour la plupart inventés<sup>26</sup>.

Certes, les exemples tirés de l'Antiquité ne manquent pas pour justifier la persécution religieuse ; Augustin d'Hippone qui prône le recours à la coercition pour amener les hérétiques donatistes à résipiscence, apporte la caution d'un père de l'Église, vénéré des protestants comme des catholiques ! Tout au long du siècle, il sera la référence constante pour légitimer la persécution de tous les « déviants » du point de vue doctrinal. Comme l'a magistralement montré l'historien John Coffey, l'État anglais de 1558 à 1689 est un « État persécuteur <sup>27</sup> » qui emploie tout un arsenal juridique (amendes, peines de prisons, voire peine de mort) pour venir à bout des

---

Quakers William Robinson et Marmaduke Stephenson condamnés à la pendaison en 1659, tout comme Mary Dyer en 1660.

25 « The most fierce and unreasonable tyrant in the world », cité par N. Tyacke, dans *Anticalvinists : The Rise of English Arminianism (1590-1640)*, (Oxford : Clarendon P, 1987) 269.

26 Laud fut accusé d'avoir voulu « subvertir les lois fondamentales du royaume en introduisant l'arbitraire dans le gouvernement, pervertir la religion établie en y faisant pénétrer les superstitions et l'idolâtrie papistes, et subvertir les droits du Parlement et le cours ancien des procédures parlementaires », Hugh Trevor-Roper, *Archbishop Laud*, (London : Phoenix P, 2000) 420. L'accusation de haute trahison ne put jamais être prouvée, il fallut une ordonnance de la Chambre des Lords pour que Laud soit finalement déclaré coupable (Trevor-Roper, 427).

27 Voir John Coffey, *Persecution and Toleration in Protestant England (1558-1689)*, (London : Longman, 2000) 11.

catholiques et des *non-conformists* et cette politique est généralement approuvée par la population. En 1662, sous Charles II, le Parlement vote l'acte d'uniformité qui rend l'usage du Book of Common Prayer (remanié mais toujours anglican !) obligatoire : 1700 pasteurs qui n'obtempèrent pas sont déposés ; le Test Act de 1673 requiert d'autre part de tout fonctionnaire, civil ou militaire, qu'il reçoive la communion selon le rite anglican, rejette la transsubstantiation, et prête un serment d'allégeance au roi<sup>28</sup>.

Ainsi, en Europe, pendant une grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle, les chrétiens s'entredéchirent, se persécutent et se font la guerre, protestants contre catholiques, ou protestants contre protestants.

Par contraste, le témoignage de nos voyageurs nous montre le climat de relative liberté religieuse qui règne dans l'Empire ottoman et la coexistence des diverses communautés. Les missionnaires jésuites se frottent les mains de l'accueil qu'ils reçoivent dans l'Empire ottoman<sup>29</sup> ! Car le prosélytisme catholique – et plus rarement protestant, il y a eu aussi quelques missionnaires anglicans, tels le pasteur Isaac Basire (1607-1676) qui séjourna à Zante en 1657 et y prêcha la doctrine de l'Église anglicane<sup>30</sup> – auprès des populations grecques est loin de faire l'objet d'une interdiction de la part de l'administration ottomane.

En avril 1658, on verra même Mary Fisher, une missionnaire Quaker obtenir une audience auprès du Sultan Mohammed IV, au cours de laquelle elle lui prêchera le christianisme<sup>31</sup> !

Les récits de nos voyageurs lèvent le voile sur l'idéologie des missionnaires, leur eschatologie, qui rêve de réunir catholiques, orthodoxes, juifs et musulmans sous l'autorité du Seul Souverain Pontife, ce qui n'est pas

---

28 L'acte de tolérance de 1689 apportera quelque répit aux *dissenters*, et cette législation sera appliquée avec moins de rigueur au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais le *Test Act* ne sera abrogé qu'en 1828 !

29 Voir Émile Legrand, *Relation de l'établissement des Pères de la compagnie de Jésus en Levant* (Paris, 1869).

30 Il fut également reçu par le métropolitain d'Achaïe, par le patriarche d'Antioche et par celui de Jérusalem. Voir Isaac Basire, *The Ancient Liberty of the Britannick Church* (London, 1661) ouvrage qui contient sa lettre à Sir Richard Brown « relating his travels and endeavours to propagate the knowledge of the doctrine and discipline established in the Britannick Church among the Greeks, Arabians, etc. »

31 Il louera l'ardeur de sa foi, puis après lui avoir offert de demeurer quelque temps dans la capitale, il l'aidera à regagner l'Angleterre. Voir Nabil Matar, 132-33 et William Sewel, *The History of the Rise, Increase and Progress of the Christian People Called Quakers*, 2 vols (New York, 1844) vol I, 219-223.

sans rappeler l'esprit de l'œcuménisme moderne. Ce qui transpire des témoignages de ces voyageurs français et anglais, c'est bien souvent l'intime conviction de leur supériorité culturelle et de l'excellence de leurs propres religion et civilisation que le spectacle de l'altérité religieuse ou culturelle vient amplement confirmer.

Le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, moins pétri de certitudes religieuses et d'eurocentrisme, portera peut-être un regard amusé et parfois agacé sur ces voyageurs-censeurs qui, ressuscitant les figures du passé, nous font partager la vie de ceux que par ignorance ils appellent des « Grecs » ou des Orientaux, les chrétiens orthodoxes hellénophones, que les Français désignent de l'épithète péjorative de « schismatiques ». Il découvrira de sensibles différences d'appréciation entre voyageurs français et anglais et se demandera comment les « Grecs » eux-mêmes se percevaient, quelle identité ils revendiquaient et s'ils se reconnaissaient dans ce qualificatif d'« Orientaux » et dans les descriptions que les voyageurs faisaient de leurs croyances, de leurs rites et de leur mode de vie.

*Première partie*  
Voyageurs français



## LOUIS DESHAYES DE COURMENIN (1600 ?-1632)

*Fils d'Antoine Deshayes, qui fut l'ami de Saint François de Sales, Louis Deshayes fut envoyé par le roi Louis XIII en mission diplomatique dans le Levant en 1621, afin de régler le différend qui opposait à Jérusalem les Arméniens aux Pères Cordeliers dans le gouvernement des lieux saints. Depuis 1342, date où ils s'étaient installés à Jérusalem, les Franciscains assuraient la garde du Saint Sépulcre et de divers lieux saints, ce qui n'était pas sans susciter rivalités et jalousies entre chrétiens de différentes confessions. À l'intérieur du Saint Sépulcre, l'espace était soigneusement réparti entre les communautés : les Grecs occupaient le chœur, les Arméniens la chapelle où les vêtements du Christ avaient été tirés au sort, les Franciscains l'emplacement où avait été dressée la Croix, celui de la pierre de l'onction du Christ avant son ensevelissement et la chapelle de l'apparition de la Vierge. Or – tempête dans un bénitier ! – les Arméniens avaient suspendu des lampes et des chandelles près de la pierre de l'onction, ainsi que dans la grotte de Bethléem, dont l'église était sous la garde et la responsabilité des Franciscains. Le custode ne parvenait pas à réconcilier les communautés, il demanda donc au Roi Louis XIII d'intervenir<sup>32</sup>. C'est à partir de cette époque que le Roi de France se déclare le protecteur des catholiques d'Orient et des pèlerins à Jérusalem quelle que soit leur origine. Il fallait obtenir du Sultan un firman (édit) qui charge le Pacha de faire respecter par les Arméniens les droits que la Sublime Porte avait accordés aux Cordeliers. La mission de Courmenin fut couronnée de succès et le cardinal de Richelieu, qui devint premier ministre en avril 1624, lui en confia de nouvelles, notamment au Danemark, au Levant, puis en Russie, où Deshayes conclut le premier traité d'amitié et de commerce entre ce pays et la France. Déçu par Richelieu, Courmenin entra ensuite au service du frère du roi Louis XIII, le duc Gaston d'Orléans. Impliqué dans la révolte de Montmorency contre le roi (il transmet des lettres de Gaston d'Orléans à ses amis), il fut jugé, convaincu de lèse-majesté et exécuté à Béziers le 12 octobre 1632. « Deshayes, jeune homme d'assez bon esprit, mais qu'une ambition déréglée porta à sa ruine », notera laconiquement Richelieu<sup>33</sup>.*

---

32 Voir l'article du général Jacques Humbert « Louis Deshayes de Courmenin (1606-1632), un diplomate aventureux », Annecy, Extrait de la *Revue savoyenne*, 1964, 32 pp.

33 Cité par Jacques Humbert, 31.

*Le récit de Deshayes, intitulé Voyage de Levant<sup>34</sup>, est une véritable mine d'informations sur l'Empire ottoman à cette époque. Écrit d'un style alerte et précis, dont la lucidité n'exclut pas la sensibilité, il mériterait une réédition intégrale. Des Grecs, que l'auteur appelle plus souvent chrétiens que schismatiques, Deshayes brosse un tableau plutôt favorable ; il passe très rapidement sur les divergences qui les opposent aux catholiques romains ; leur piété et leur dénuement l'émeuvent. Désireux de faire découvrir l'Islam à ses lecteurs, il lui consacre en revanche un grand nombre de pages.*

*Cette relation de voyage nous éclaire également sur les motivations de la politique philoturque du roi « très chrétien » Louis XIII, qui continue celle de ses prédécesseurs et nous montre les pressions que subit le Patriarcat de Constantinople. Nous avons aussi retenu les pages touchant à la foi des Grecs et au sort des enfants du tribut (devchirme) impôt du sang que les Grecs versèrent jusque dans les années 1670, par lequel ils étaient contraints de remettre aux Turcs leurs plus beaux enfants mâles afin que, convertis à l'Islam, ils fussent enrôlés dans l'armée comme janissaires ou entrassent au service du Sultan dans le sérail.*

---

## Les Grecs de Constantinople

La ville de Constantinople est tenue pour la plus peuplée de l'Europe : néanmoins il n'y a que le tiers du peuple qui soit turc, le reste est chrétien, hormis trente ou quarante mille juifs, lesquels y vivent en plus grande liberté qu'ils ne sont en chrétienté, parce qu'ils se sont introduits dans les partis et dans les fermes du Grand Seigneur, qu'ils ont entre les mains, et ont le maniemment des affaires domestiques de tous les ministres de la Porte, auxquels ils servent de donneurs d'avis. Pour ce qui est des chrétiens, le Prince accorde la liberté de conscience en tous ses états, et permet à chacun de vivre en la religion en laquelle il est né, et en laquelle il a été instruit : mais parce qu'il estime la sienne la meilleure, il donne permission aux chrétiens aussi bien qu'aux juifs de se faire Turcs, non pas aux Turcs de se faire juifs, ou chrétiens ; au contraire, il leur est défendu sur peine du feu.

La plupart des chrétiens de Constantinople suivent l'Église grecque, et reconnaissent pour chef le Patriarche de Constantinople, qui demeure

---

<sup>34</sup> Louis Deshayes de Courmenin, *Voyage de Levant* (Paris, 1624). Tout au long de cette anthologie, les titres en caractères gras ne sont pas de l'auteur, je les ai ajoutés pour faciliter la lecture.

dans la ville au Patriarcat, dont l'église est fort petite, aussi bien que le reste du bâtiment. Ils ne l'oseraient pourtant agrandir, ni presque réparer, de peur que s'ils l'embellissaient, les Turcs ne la prissent pour en faire une mosquée, comme ils l'ont déjà fait, de plusieurs de leurs églises.

Lorsque Mehmet second prit la ville, il s'enquit comme les empereurs grecs vivaient avec les Patriarches : et ayant appris qu'ils avaient accoutumé de leur donner après leur élection mille écus, un bâton pastoral d'argent, une robe de camelot, et un cheval blanc, il fit le même présent au Patriarche qui fut élu ; mais le temps y a bien apporté du changement : car maintenant, nonobstant l'élection, celui qui donne le plus est Patriarche ; il est vrai que celui qui l'est à présent a été pourvu de cette dignité à l'instance du Roi, qui en fit démettre Cyrille<sup>35</sup>, parce qu'il était ennemi capital de l'Église romaine, et faisait glisser insensiblement l'hérésie de Calvin dans l'Église grecque : ce qui fut fait par l'avis et par l'entremise de Monsieur de Césy, ambassadeur pour sa Majesté, qui traita cette affaire avec très grande dextérité et prudence, pour vaincre la faveur que Cyrille s'était acquise par les grands présents qu'il faisait aux principaux ministres de la Porte.

Le revenu du Patriarche est incertain, et peut monter jusques à cinquante mille écus, dont il dépend la plus grande partie, tant pour son tribut, que pour payer les avanies ou supercheries que les Turcs lui font. Il y a plusieurs métropolitains ou archevêques sous lui, et plusieurs évêques, qui à cause que le Grand Seigneur s'est saisi presque entièrement du revenu de leurs églises, tirent de chaque ménage douze aspres par an, qui est environ huit sols, pour entretenir leur dignité. Les principaux points en quoi ils diffèrent de l'Église sont :

La procession du Saint Esprit, qu'ils disent ne procéder que du Père

---

35 Il s'agit du patriarche de Constantinople Cyrille Loukaris (1572-1638), qui avait fait ses études en Italie, et commencé sa « carrière » ecclésiastique en Ukraine et en Pologne, où il avait assisté, impuissant, à la création de l'Église uniate et à la répression de l'Orthodoxie dans ces deux pays. Il comptait beaucoup d'amis parmi les Protestants, avec qui il entretenait une correspondance nourrie. L'historien anglais Steven Runciman dans son livre *The Greek Church in Captivity* (Cambridge : CUP, 1968) lui consacre un chapitre intitulé "The Calvinist Patriarch". Victime des pressions et des luttes d'influence que subit le Patriarcat de Constantinople au dix-septième siècle, Loukaris perdit à plusieurs reprises son trône à la suite de complots orchestrés par les Jésuites. Il fut assassiné par les Turcs en 1638. Les Jésuites furent interdits de séjour dans l'empire ottoman en 1627 mais revinrent à Istanbul dès 1628, après le départ de Sir Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, dont Loukaris était le protégé.

seulement, selon les originaux, qu'ils prétendent avoir du Concile de Nicée, où ils lisent, *Qui est procédé du Père*<sup>36</sup>.

Le second est de consacrer avec le pain levé, comme est celui que nous mangeons ordinairement.

Le troisième est, de n'admettre point le Purgatoire.

Et le quatrième, de ne reconnaître pas le Pape pour chef de l'Église.

Ils ont encore plusieurs erreurs que l'ignorance a fait naître parmi eux, lesquelles ils ne soutiennent pas avec tant d'opiniâtreté que les précédentes<sup>37</sup>. (...)

### **Les enfants du tribut**

Toutes les provinces de l'Europe, que le Grand Seigneur a conquises par force, et qui ne se sont pas rendues volontairement à son obéissance, sont obligées de lui donner tous les ans le nombre d'enfants qu'il désire. Ceux qui sont commis pour en faire la levée ne s'arrêtent pas à la dixième partie, comme quelques-uns croient. Ils arrachent violemment d'entre les mains des pères et des mères les plus beaux enfants qu'ils aient à l'âge de dix ou douze ans, sans garder aucune égalité, et sans se soucier à qui ils sont. Quelquefois ils emmènent tous les enfants d'un pauvre père, qui n'a point d'autre moyen pour les conserver, que de les marier de bonne heure, ou les racheter fort chèrement : car il leur est impossible de les cacher, d'autant que les commissaires se font apporter les registres baptistaires que les *Papas* qui sont les prêtres grecs, n'oseraient falsifier sur peine de la vie : de sorte que les provinces qui se sont rendues volontairement à ce Prince sont bien heureuses d'être délivrées de cette misère.

Ces enfants de tribut sont levés et amenés à Constantinople, selon le besoin que ce Prince en a ; et à certain jour on les assemble dans cette grande cour du sérail, où l'on tient le Divan. Le *Kezlaragaci*, chef des eunuques qui gardent les femmes, et le *Capiaga* avec les principaux eunuques du sérail, sont destinés pour faire le choix de ces jeunes enfants ; ce qui leur réussit le plus souvent : car ils s'entendent fort bien à la physiologie. Ceux qui promettent le plus, et qui ont le corps mieux fait, sont destinés pour le service du Prince, et pour être employés à ce qui touche sa personne, et ils l'appellent *Ichoglan*, qui signifie enfant du dedans. Ils en retiennent pour le sérail autant qu'il est nécessaire, et les autres sont

---

36 Traduction du terme grec *ekporentai*, qui signifie « procède ».

37 On reconnaît dans les quatre erreurs décrites ici les principaux points de controverse traités depuis le IX<sup>e</sup> siècle, résumés dans les *Contra Errores Graecorum* de l'Occident, et discutés aux grands conciles d'union de Lyon (1273-4) et de Ferrare-Florence (1438-1439).

envoyés aux divers sérails que le G. S. a en Europe, et en Asie, où ils sont instruits en la religion turque, et aux exercices des armes, et selon qu'ils réussissent, ils peuvent espérer d'entrer au sérail, et d'être approchés de la personne du Prince.

Les autres qui promettent moins, et qui ont le corps plus mal fait, sont destinés pour servir aux jardins des sérails, et s'appellent *Agem oglan*, qui signifie enfant rustique. Ils en réservent aussi ce qu'il en faut pour les jardins du sérail, et les autres sont envoyés aux jardins des autres sérails, où ils sont employés à labourer, et à plusieurs autres exercices de grand travail, et à leur tour, ou selon qu'ils croissent, ils parviennent aux jardins du sérail où demeure le Prince.

Outre ce moyen que le grand Seigneur a pour remplir les sérails, il se sert encore d'un autre. En toutes les conquêtes qu'il fait, soit par mer, soit par terre, l'on prend quantité d'esclaves, et ceux qui sont encore jeunes sont amenés à Constantinople, dont on fait élite comme des enfants du tribut.

La première chose que l'on fait à ces enfants, est de les faire Turcs, avec persuasion de grandeur et de commodité : et quand telles persuasions ne peuvent avoir lieu, ils usent tyranniquement de la force, en les circonscisant contre leur volonté, et leur faisant proférer ces paroles en haussant le doigt.

#### LA ILLA-HE ILLA ALLA MUHAMED RESUL ALLA

Il n'y a point d'autre déité que le seul Dieu.  
Et Mahomet envoyé de Dieu.

Ce sont ces jeunes enfants qui gouvernent toute la Turquie, parce qu'après avoir demeuré quelque temps dans les sérails du Prince, on leur donne les premières charges de l'État. Les Turcs rendent cette raison de ce que le Grand Seigneur se sert plutôt d'enfants des chrétiens que des Turcs naturels ; que les hommes sont d'une telle nature, qu'ils reconnaissent plutôt les bienfaits qu'ils reçoivent de leurs ennemis, que de leurs amis, et que ces pauvres enfants de la servitude et de la misère où ils étaient, se voyant élevés aux grandes charges, en ont bien une obligation plus grande au Prince que s'ils étaient enfants de Turcs, qui estimeraient peut-être que leurs parents eussent contribué quelque chose à leur fortune. Mais il y a de plus puissantes raisons que celles-là, comme pour ne perpétuer les charges dans les familles, pour augmenter le nombre des Turcs en diminuant celui des Chrétiens de son État, ou pour les obliger par ces grandes récompenses à se faire Turcs.

Tous les *Ichoglans*, qui sont comme enfants d'honneur du Prince, sont

environ sept ou huit cents, ils sont divisés en quatre chambres, et sont gouvernés et commandés par des eunuques, qui ont l'œil sur leurs déportements, tant le jour que la nuit.

Ceux de la première chambre (mais la dernière en dignité) ne rendent aucun service. Ils apprennent seulement la civilité, à lire, à écrire, et à faire leurs oraisons. Ils ont tous les jours cinq aspres de paie, chaque aspre revenant à huit deniers : et après avoir demeuré six ans et huit mois en cette chambre, ils passent en la seconde chambre, où l'on leur apprend les langues persienne, arabe et la turque la plus polie. Ils commencent aussi à apprendre à tirer de l'arc, et à se servir de la lance gaie.

Quand ils sont parvenus à la troisième chambre, ils commencent à apprendre à monter à cheval : et outre cela, selon leur inclination et leur disposition, ils apprennent quelque chose pour servir à la personne du G. S. comme à faire les turbans, à plier les habits, à raser, et autres choses semblables. Ils demeurent cinq ans en cette chambre, pour se perfectionner en tous ces exercices : et après ils entrent en la quatrième chambre, où ils sont employés à servir le Prince, et sont vêtus richement, à cause qu'ils approchent de sa personne ; et alors ils ont plus de liberté, et conversent avec tous ceux du sérail. Des *Ichoglans* de cette quatrième chambre, le Grand Seigneur a accoutumé de choisir ses plus familiers officiers, qui ne sortent guère du sérail, que pour être *Beglerbeis*, ou janissaire aga. Les noms de ces officiers sont tels :

Le *Selictaragaci*, qui porte le cimenterre du Prince.

Le *Chioadaragaci*, qui lui porte son *Giamerlouc*, qui est son manteau de pluie.

Le *Mataragi*, qui lui porte toujours de l'eau dans un vase pour boire.

Le *Tulbentaragaci*, qui accommode son turban.

Le *Tesqueregibaschi* qui lui présente les Talquis du grand Vizir, et les lui fait répondre.

Le *Chiemacergiagaci*, qui est le grand lavendier.

Le *Kilergibaschi*, qui est le grand sommelier.

Le *Murasmigibaschi*, qui est le contrôleur général.

Le *Dogangibaschi*, qui est le grand fauconnier.

Le *Ternakgibaschi*, qui lui rogne les ongles.

Le *Berberbaschi*, qui est son premier chirurgien.

L'*Hamagibaschi*, celui qui le lave aux étuves.

Outre les *Ichoglans*, ou enfants d'honneur de ces chambres, il y en a qui s'appellent *Chechenigirler*, qui portent les plats de la cuisine de la bouche, jusques à la porte du sérail. Ils ont le *Chechenigirbaschi*, qui est toujours eunuque pour chef. Il y a encore plusieurs qui sont de moindre

qualité, et qui sont employés à des choses basses, comme à dresser les oiseaux du Prince, à chauffer son bain, à porter les viandes dans les chambres des officiers du sérail.

Tous ces enfants sont soigneusement gardés par plusieurs eunuques blancs, qui sont coupés tout à net, lesquels même la nuit tiennent des flambeaux pour veiller à leurs déportements, il y en a quatre principaux, et qui ont grand crédit.

Le *Capiaga*, qui est le grand maître du sérail.

L'*Hasnadarbaschi*, qui est le trésorier.

Le *Chilergibaschi*, qui a la surintendance de tout ce qui se dépend dans le sérail, tant pour la personne du Prince, que pour ses *Ichoglans*.

Et le *Serraiaga*, qui a le soin du sérail, tant pour le pourvoir de tout ce qui y est nécessaire, que pour prendre garde que tous les officiers fassent leurs charges. Il n'y a qu'eux quatre qui puissent porter le turban dans le sérail, et qui se puissent promener à toute heure.

Outre tous ceux-là qui sont destinés pour le service du Prince, il y en a plusieurs autres qui servent à lui faire passer le temps, dont les uns s'appellent *Dilzis*, c'est à dire sans langues ; car ils sont muets. Il n'y a rien qu'ils ne fassent entendre par signes beaucoup plus facilement et plus promptement que s'ils parlaient : et ce qui est encore davantage à admirer est, que non seulement ils se font entendre de jour, mais encore de nuit par le simple attouchement des mains et des autres parties du corps. Le feu Sultan Osman prenait si grand plaisir à ce langage muet, qu'il l'avait appris, et l'avait fait apprendre à la plupart de ses *Ichoglans* et de ses eunuques. Il y a encore plusieurs nains qui font mille bouffonneries avec les muets, pour donner du contentement à ce prince. Voilà ceux qui approchent de sa personne, et comme il vit éloigné de tout le reste de ses sujets, qui n'ayant aucune connaissance de ses imperfections et de sa vie, le révèrent plutôt comme leur Dieu, que comme leur Prince. (...)

## **L'Alliance du Roi de France avec la Porte ottomane**

Dans les états du Grand Seigneur il y a huit ou neuf évêques envoyés et pourvus par le Pape, qui font les fonctions de leurs charges avec autant de liberté qu'en chrétienté. Outre cela, les Pères Cordeliers<sup>38</sup> ont plusieurs monastères dans l'Esclavonie<sup>39</sup>, qui pour être fort riches sont grandement

---

38 Cordeliers : les Pères Franciscains.

39 L'Esclavonie : la Croatie actuelle.

enviés, et désirés par les Turcs : mais le soin des ambassadeurs du Roi les a conservés jusques à cette heure.

Auparavant l'alliance du Roi, non seulement les Princes ottomans ne permettaient pas aux catholiques l'exercice de leur religion, mais même les persécutaient sans miséricorde : comme l'on put voir à la prise de Rhodes, où Sultan Soliman, bien qu'il eût promis par la capitulation<sup>40</sup>, qu'il laisserait aux chrétiens le culte de leur religion, ne laissa d'en chasser l'Archevêque avec plusieurs gentilshommes, et voulut que tous ceux qui y demeureraient suivissent l'Église grecque ; disant, qu'il ne pouvait, selon les lois de son État, souffrir les Chrétiens qui reconnaissent le Pape, et encore moins leur permettre aucun exercice de leur religion. Ce que non seulement il leur accorda depuis en considération de l'alliance du Roi, mais encore souffrit qu'on enseignât publiquement la doctrine de l'Église. À quoi aussi aujourd'hui les Pères jésuites s'emploient avec tant de zèle en plusieurs endroits de la Turquie, qu'ils ramènent par ce moyen plusieurs schismatiques au bon chemin. Le Roi donc ne pourrait se départir de cette amitié, qu'il ne fit tort à la chrétienté, et à toutes ces pauvres âmes, qui seraient contraintes de se mettre sous l'Église grecque pour vivre en liberté.

Tous les Chrétiens de Levant reçoivent encore beaucoup de soulagement par le moyen du Roi : car en leurs plus grandes nécessités ils n'ont point d'autre recours qu'à ses ambassadeurs, sans lesquels l'hérésie malheureuse de Calvin, s'allait introduisant parmi eux, plusieurs de leurs prélats en étant déjà infectés : mais ils y ont remédié puissamment. Et nouvellement Monsieur de Césy a choisi un homme de bonne vie, qui a l'esprit éloigné du schisme et de l'hérésie, pour le porter au Patriarcat de Constantinople<sup>41</sup>, selon le désir de sa Majesté, le Grand Seigneur déférant encore en cela à son amitié.

Davantage, la protection et la conservation des saints lieux de Jérusalem est grandement à considérer : car n'était l'alliance de sa Majesté, non seulement il ne serait pas permis aux pèlerins d'y aller, ni aux Pères cordeliers d'y demeurer ; mais aussi la plupart serait convertie en mosquées, d'autant que les Turcs ont grande dévotion à tout ce qui regarde la nais-

---

40 Capitulation : traité.

41 On ne saurait dire plus clairement que c'est l'ambassadeur de France en Turquie, Monsieur de Césy, qui a désigné le nouveau Patriarche de Constantinople ! Césy haïssait Loukaris et dans sa correspondance avec le Père Joseph, éminence grise de Richelieu chargé des missions en Orient, il souhaite même son élimination pure et simple. Voir l'article du pasteur R. Belmont, « Le patriarche Cyrille Loukaris et l'Union des Églises », *Irenikon*, XV (1938) : 342-62. Cyrille Loukaris recouvra son trône peu de temps après.